

Les habitants de la lune



Leur guerre, nos morts

Trois ans déjà ! Plusieurs centaines de milliers de cadavres et trois fois plus de mutilés. La guerre qui touche l'est du continent européen a transformé cet endroit en un gigantesque charnier. Depuis 1945, l'Europe n'avait plus connu une telle hécatombe sur son sol. Au front ou à l'arrière, le quotidien de millions d'individus s'en trouve bouleversé. Mais les forces militaires en présence n'ont qu'un seul but, la victoire sur le champ de bataille, quels que soient les coûts financiers, les pertes humaines. Les appareils de production respectifs sont transformés en économies de guerre. Les usines tournent à plein régime pour produire tanks, obus, canons, fusils automatiques, avions, uniformes ou drones de combats. De nouvelles usines sortent du sol et mobilisent toutes les ressources du pays. Des milliers d'ouvriers sont contraints de travailler dans des conditions toujours plus pénibles, justifiées par la défense de la sacro-sainte « Mère-Patrie ». Mais ce n'est pas suffisant. Chaque adversaire s'adresse à ses alliés pour

qu'ils lui fournissent de quoi frapper plus fort. Avec une production d'armes qui bat son plein, avec une industrie de destruction qui prend toujours plus d'ampleur, les quatre coins de la planète se retrouvent impliqués dans cette guerre. On espérait en secret que cela ne se passerait pas, mais c'est fait. Ces saloperies de bruits de bottes et de sons du canon sont bel et bien entrés dans nos existences et font désormais partie de notre quotidien. La guerre n'est plus une hypothèse lointaine, confinée à des pays exotiques, elle fait partie de notre présent et d'aucuns voudraient que nous la vivions comme notre seul futur possible.

Sur le front, les combattants s'enterrent, cherchant désespérément à éviter la tempête de fer et de feu qui s'abat sur eux. Tranchées, fils de fer barbelés, barrages d'artillerie, fossés antichars, drones kamikaze, gaz... Les assauts



succèdent aux assauts, les morts se multiplient pour ne bien souvent gagner que quelques centaines de mètres. Depuis l'échec de la contre-offensive ukrainienne de cet été 2023 le front semble bloqué, même si régulièrement l'un ou l'autre des adversaires annonce à grands cris s'être emparé de tel village ou petite ville. L'histoire ne se répète jamais telle quelle (la débauche technologique actuelle, par exemple, est très éloignée de ce qu'ont connu les « poilus » en 1914) mais il n'empêche qu'en ce moment précis, la guerre se trouve dans une impasse, exactement comme cela s'était produit juste après la contre-offensive française sur la Marne en 1914. Après des reculades et des avancées, aucun des deux camps n'est à même aujourd'hui d'entrevoir une quelconque victoire. Une ligne de feu de plus de 1500 kilomètres sépare désormais les deux armées et même l'arrivée hypothétique d'une arme miracle ne pourra réellement changer la situation. Une boucherie sanglante et longue s'annonce, très longue. Dans chaque camp, les dirigeants ont intérêt à affirmer le contraire. Mais parmi les soldats, plus grand monde n'est dupe : plus la guerre dure, plus elle tue. Il faut mobiliser et encore mobiliser. Les contradictions et la fragilité de la situation apparaissent plus clairement chaque jour. La guerre est un saut dans l'inconnu, l'ouverture de la boîte de Pandore. Personne ne sait aujourd'hui ce qu'il en sortira.

Une chose est sûre. Le temps passe. Et le temps devient le plus redoutable des guerriers. Le temps anéantit les plus rudes passions, les certitudes les plus nobles, les drapeaux les mieux dressés et qui sait s'il ne pourrait pas porter les prolétaires sous l'uniforme dans les

deux camps, à tracer un jour ou l'autre de nouvelles perspectives, hier encore impensables. « L'histoire ne réserve que des surprises, et elles ne sont pas toutes mauvaises. »

Aujourd'hui en tout cas, après l'enthousiasme des premiers mois, l'amertume et le désespoir gagnent du terrain de chaque côté du front. Dans les deux camps, russes et ukrainiens, des centaines de milliers d'hommes en âge de combattre fuient l'enrôlement forcé, et cela malgré le durcissement des lois, les emprisonnements et la

chasse faite aux réfractaires et déserteurs.

Du côté ukrainien et occidental, le scénario qui permettait hier de mobiliser les foules a fait son temps : le récit d'une invasion « entreprise par un fou sanguinaire » ne marche plus trop.

Car pour qui ouvre un tant soit peu les yeux, une autre vérité s'affirme : en Ukraine comme en Russie, les gens « qui ne sont rien » meurent en masse tandis que les gens « qui réussissent » continuent à s'enrichir. Le président français Macron rappelait récemment cette différence de nature « des gens » qui fait que des deux côtés, les uns meurent en masse pendant que d'autres continuent à s'enrichir. Des deux côtés, on jette dans des tranchées boueuses « ceux qui ne sont rien ». Des deux côtés, on exempte à coups de pistons et de relations « ceux qui réussissent ».¹

Dès qu'on prend un peu de hauteur, on constate que cette guerre n'a rien de local, qu'elle a été voulue par tous les États et qu'elle ne débute pas non plus le 22 février 2022. Elle remonte à une époque plus lointaine, celle qui a vu avec la fin de la guerre froide et la chute du mur de Berlin, la disparition définitive d'une planète divisée entre Est et Ouest, ultimes conséquences du partage du monde entre vainqueurs au sortir d'un autre massacre, celui de la Seconde Guerre mondiale. D'un monde bipolaire, on est passé à des rapports de force entre capitalistes où la puissance dominante -les USA- s'est vue rattrapée et dépassée par un autre capitaliste vorace -celui du made in China-, un monde qui a assisté à l'émergence de nouvelles puissances marchandes comme l'Inde et le Brésil.



¹ « Les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien » est une petite phrase prononcée par Emmanuel Macron le 29 juin 2017, lors d'un discours dans le cadre d'une inauguration à Paris. (lejdd.fr, 3 juillet 2017)



Avec la chute de l'URSS et du Pacte de Varsovie, les vainqueurs de la « guerre froide » n'ont eu de cesse d'avancer leurs pions toujours plus à l'Est en intégrant, à l'OTAN pour la partie militaire, à l'Union Européenne pour le volet économique, une grande partie des pays de l'ex-bloc soviétique.² Parallèlement, Biélorussie, Ukraine, Géorgie, Arménie connaissent depuis plus d'une dizaine d'année des tentatives de renversement de gouvernement, réussies ou avortées, mettant aux prises les deux camps qui hier se faisaient face. La « Fin de l'histoire » que l'économiste Fukuyama, ce Nostradamus de pacotille, avait prévu avec la chute du « socialisme réel » et la « victoire du libéralisme », n'était finalement que le début d'une même histoire, tout aussi barbare.

Mais pour saisir les enjeux capitalistes actuels, une explication de la réalité réduite au seul point de vue « géostratégique » de chaque adversaire est insuffisante. Politiciens, experts et autres faiseurs d'opinions se délectent de cette « géostratégie » qui montre certainement quelque chose -les rapports de force entre intérêts nationaux concurrents- mais met de côté l'essentiel -la lutte des classes. Oui, ce vieux film fait de pauvres et de riches aux intérêts diamétralement opposés, ce long-métrage que les dominants de chaque camp aimeraient tellement ne pas voir resurgir publiquement, cette pellicule sur laquelle on voit en Ukraine et en Russie s'imprimer, d'un côté, la luttés des

dominants pour discipliner les dominés dans les tranchées, et de l'autre, le combat des exploités pour désobéir à leurs exploités et refuser d'y aller ou d'y rester.

Le monde se présente à nous comme « une immense accumulation de marchandises » mais pour comprendre le Capital il faut sortir de l'économie politique, laisser de côté la sphère de la circulation des marchandises, enfiler nos bottes, allumer nos lampes et descendre dans les tréfonds de la production marchande. Il en va de même pour la Guerre. La géopolitique est à la connaissance des conflits ce que l'économie politique est au Capital. Pour comprendre en profondeur ce qu'est la Guerre, il faut arrêter de suivre la série manichéenne qui tourne en boucle depuis plus de deux ans sur l'ensemble des mass médias et réseaux internationaux -avec sa géopolitique des tout bons d'un côté et tout méchants de l'autre- et saisir le fondement de la guerre, sa fonction centrale, comme une réponse bourgeoise aux contradictions qui minent le mouvement de production capitaliste.

* * *

Après quelques hésitations témoignant des contradictions régnant chez elle aussi, la bourgeoisie d'Ukraine a fini par se rendre à l'évidence : pour le développement de sa puissance marchande, le mieux à faire était de rallier le plus grand marché libre du continent européen, et s'arrimer ainsi à un capitalisme ultra compétitif, mondialement à la pointe (ce que désirent ouvertement certaines autres fractions bourgeoises dans la région, notamment en Géorgie, en Biélorussie ou en Arménie). L'intégration à un autre pôle capitaliste -la Fédération de Russie- vieillissant et en déclin, n'était plus à l'ordre du jour. Pour cette Société Anonyme de bourgeois coalisés autour de l'État Ukraine, le changement de cap est assez fondamental : ce n'est plus l'Est mais l'Ouest qui a leurs faveurs, c'est désormais là le lieu des bonnes affaires. Comment en vouloir à ces capitalistes désireux de faire fructifier leurs richesses ? Le PIB de la Russie ne représente plus guère aujourd'hui que l'équivalent de celui de l'économie italienne. Pour les marchands ukrainiens (mais aussi géorgiens, arméniens, biélorusses), l'évidence s'impose : leur production de blé, de maïs, d'acier, de charbon, etc. se valoriserait mieux dans l'espace capitaliste de l'Union Européenne que dans celui de la Fédération de Russie. Business as usual ! Tout cela n'est que la banale réalité de la concurrence marchande. Tout le reste n'est que

² Cf. la carte ci-dessus qui témoigne de l'expansion de l'Otan de 1997 à aujourd'hui.

du baratin idéologique. « Démocratie contre totalitarisme » n'est que le titre d'un mauvais film publicitaire voulant rendre cette guerre acceptable. Quant à la « guerre de libération des griffes russes », elle se nourrit en Ukraine comme partout dans le monde, au roman national local fait des sempiternelles saintes reliques que sont les frontières nationales. On pourrait se limiter à ironiser face à cette bouffonnerie que constituent les patries, les nations et leurs innombrables frontières, si ce n'est que devenues force matérielle, ces balivernes capitalistes envoient des tas de prolétaires à la mort.

Si l'on jette un œil en face maintenant, pour l'État russe la perte de l'Ukraine représente clairement une nouvelle défaite, surtout qu'elle s'ajoute à bien d'autres territoires perdus, appartenant eux aussi à l'ancien Pacte de Varsovie. La bourgeoisie russe accepte difficilement de voir sa frontière avec l'OTAN passer de Berlin à Kharkov. Le désir de récupérer un empire marchand perdu explique son entrée en guerre. Mais cette volonté de restaurer la puissance locale sous forme d'une URSS 2.0 se heurte ici aussi au terrible mur des réalités capitalistes. La propagande autour de la « Russie éternelle », l'évocation du retour de « l'âme russe » et de l'église orthodoxe, le souvenir de « la grande guerre patriotique » de '41-'45, tout cela n'y changera rien : la dure réalité économique est qu'avec un PIB 'italien', le capitalisme russe ne représente plus un énorme pôle d'accumulation pour le capital mondial. Dans ces conditions, ses chars auront bien du mal à retrouver les bords sinueux de la rivière Spree, comme en 1945. Son concurrent nord-américain l'a parfaitement compris, qui se contente de lui faire une guerre de basse intensité par l'intermédiaire de la chair à canon ukrainienne, sans pour autant déclencher une nouvelle guerre mondiale (même si ce conflit semble être un nouveau pas vers sa réalisation). Les capitalistes US savent très bien que l'explication finale se fera dans le Pacifique contre leur concurrent le plus puissant sur le marché mondial, la Chine. Si entretemps les capitalistes nord-américains peuvent affaiblir l'allié de son redoutable concurrent chinois -la Russie - ils le feront bien volontiers, mais en douceur, sans empressement : dans une parfaite combinaison de discours patriotiques à l'adresse du « peuple ukrainien » et de sollicitations auprès de la « police ukrainienne » pour qu'elle recrute suffisamment. Les Etats-Unis, et tout l'occident, sont prêts à aider la bourgeoisie ukrainienne mais à condition que celle-ci fasse son boulot et recrute de gré ou de force les

jeunes gens nécessaires à l'utilisation de ces armes qu'ils envoient si généreusement.

Mais comme nous l'avons souligné plus haut, au-delà des guerres de marché que se livrent ponctuellement les différents concurrents bourgeois, pour le capitalisme, la guerre généralisée a une fonction bien plus centrale, démontrée par toute son histoire : lorsque le Capital entre mondialement en crise, qu'il parvient de plus en plus difficilement à valoriser ses marchandises, lorsque la perte de valeur des marchandises unitaires n'est plus compensée par la massivité des ventes, la généralisation de la destruction de marchandises et d'hommes se présente comme la seule voie empruntable à la survie du monstre. Le Capital a produit trop d'hommes, trop de machines, trop de marchandises, trop de capitaux. La phase de valorisation est arrivée à son terme. Une phase de dévalorisation généralisée est devenue nécessaire, une destruction de grande ampleur, la guerre.



La dynamique de l'économie capitaliste est d'une mortelle banalité. Il suffit de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur de l'histoire : la crise est résolue par la guerre, la guerre engendre une reconstruction suivie elle-même d'une nouvelle crise, nécessitant à terme d'autres destructions, et ainsi de suite.

La guerre généralisée n'est pas seulement une destruction d'outils productifs et de marchandises, elle a également pour fonction de renforcer le rapport social marchand, de profiter de la sauvagerie et de la répression sociale que permet cette période pour se doter de nouvelles structures productives et sociales (y compris mentales) qui permettront au capitalisme de régénérer son mouvement.

C'est ce qui se passe avec la guerre qui sévit à l'est du continent européen. Quel que soit le vainqueur ou le vaincu, l'État en sortira renforcé et profitera de l'occasion pour remodeler l'ensemble de la société à son avantage, pour mieux l'intégrer aux impératifs concurrentiels de l'espace économique européen en ce qui concerne l'Ukraine par exemple. Les millions de paysans en trop ainsi que leurs petites propriétés -y compris leurs mentalités, leurs traditions, leurs coutumes- devront disparaître. L'Union Européenne, comme espace économique capitaliste, a besoin de mettre en place en Ukraine de gigantesques exploitations agricoles à très haut rendement productif, hyper mécanisées, capables d'être mondialement compétitives et de vendre ainsi de la nourriture à des prix modiques aux centaines de millions d'individus sous son contrôle. Dans la division continentale de la production capitaliste, l'Ukraine est assignée à l'agriculture massive et intensive (son sol s'y prête à la perfection). L'équivalent de la zone dite du corn belt, qui joue ce rôle sur le continent nord-américain. La division internationale du travail est une des particularités du développement capitaliste ; ce même processus est à l'œuvre partout, dans le sud de l'Europe par exemple, de plus en plus cantonnée à l'industrie touristique.

En Ukraine comme ailleurs, l'économie a tranché la question paysanne depuis longtemps. Les paysans doivent disparaître, et pour une infime poignée, ne subsister que comme complément aux machines de plus en plus sophistiquées que développe le secteur de l'industrie agricole. La révolution robotique et informatique ici aussi a produit ses ravages, poussant « le monde des paysans » à définitivement disparaître. Ce sont les besoins du monde de la marchandise qui dictent l'avenir de l'humanité, l'Ukraine aujourd'hui, le reste de la planète un jour prochain. Plus la guerre se prolongera, plus elle renouvellera les conditions de la production capitaliste en liquidant tout ce qui n'est pas assez rentable. Industrie comme agriculture, ouvriers comme paysans s'adapteront ou mourront.

Par le truchement de l'État, la guerre renforce ainsi le pouvoir collectif de la bourgeoisie. Elle

installe dans le temps et dans l'espace le rapport capitaliste, et cela d'une façon toujours plus totalitaire. Rien sur terre ne doit échapper à l'affirmation dictatoriale de son besoin de valorisation. La seule réalité qui ait pour vocation de résister au rouleau compresseur de cette exploitation démentielle de la nature et des hommes, c'est la force collective propre au prolétariat. La guerre en est très précisément sa négation. La guerre a également pour fonction de détruire le prolétariat, en tant que classe universelle, seule capable d'abattre le capitalisme.

En période de conflit, l'État ôte immédiatement à l'exploité toute possibilité de se plaindre face à l'exploitation. Pas question de discuter des salaires, des conditions de travail et d'existence qui se détériorent. L'État propage l'idée que la seule façon de vivre est désormais de « faire des sacrifices », l'impôt suprême étant celui du sang. L'union nationale écrase toute revendication, toute tentative de lutte. Elle rend impossible ne fut-ce que de penser le renversement du vieux monde. Par l'absolue terreur qu'elle fait régner, la guerre impose et réaffirme le rapport social capitaliste, c.à.d. l'existence de relations strictement basées sur l'exploitation des uns par les autres.

Personnification de ce durcissement de la réalité capitaliste, la classe des possédants fait tout pour attacher les prolétaires au char de l'État en leur imposant de mourir et tuer pour la Patrie. Hier encore, « Tu ne tueras point » faisait office de ligne guide sur le plan de leur morale, leur religion, leur justice. Ce grand « commandement » chrétien et civilisationnel se transforme sans avertissement en un « Tu tueras ceux qu'on t'indique ou c'est toi qu'on fusillera ». L'homme qui refuse de tuer -car on lui a dit toute sa vie ce qu'on pensait des assassins- devient maintenant un lâche s'il refuse son rôle de boucher. Chemin faisant, la bourgeoisie modèle de nouveaux individus qui seront prêts, une fois la guerre terminée, à vivre sous les nouvelles conditions qu'impose la valorisation capitaliste, pires pour ceux que l'économie exploite, meilleures pour ceux qui la gèrent.



L'accoutumance à la discipline des casernes prépare une nouvelle génération à l'acceptation de sacrifices ultérieurs. Et on passe de la défense de la patrie à celle de l'économie nationale. La bourgeoisie se fiche bien de celui qui gagnera la

bataille. Que « son » territoire ait été détruit ou que ce soit celui de « l'ennemi », l'argent n'ayant pas de frontières, ce qui lui importe c'est de relancer le processus de valorisation de ses capitaux au plus tôt, et pour cela, de disposer d'hommes soumis pour sa reconstruction en quelque endroit que cela soit. Pour le Capital, une guerre gagnée est une guerre qui ne produit pas de mouvement révolutionnaire contre son ordre, son organisation, contre son État.

Toutes les guerres sont contre le prolétariat, en ce qu'elles constituent toutes des tentatives de destruction du seul sujet historique capable de mettre fin au capitalisme.

* * *

Si nous prenons le point de vue de ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre et se retrouvent pour cette raison coincés dans une tranchée, le point de vue des gamins des quartiers « défavorisés » dont on discipline la pauvreté sur les champs de bataille, le point de vue des exploités des deux camps qu'on envoie tuer et se faire tuer, alors oui, prendre part à ces batailles, de quelque côté que ce soit, est une énorme défaite. La participation du prolétariat à ces guerres n'aboutit qu'à la liquidation de son caractère subversif, et éloigne la possibilité de renverser l'État capitaliste.

Toutes les guerres sont contre le prolétariat, le prolétariat est contre toutes les guerres. Il les dénonce, les fuit, les détruit dès qu'il en a l'opportunité. Le passé en est le témoin têtue.



Pour ne prendre que deux exemples récents (1965-1975) : au Vietnam, le refus de combattre de tant de soldats de l'armée des Etats-Unis a arrêté la guerre ; et en Angola, Guinée-Bissau,

Mozambique... les désertions de soldats portugais ont mis un coup d'arrêt aux guerres coloniales de leur État en Afrique, tout cela dans un contexte de luttes internationales et de l'existence de réseaux de déserteurs partout dans le monde.



Le prolétariat est contre toutes les guerres, et c'est lui qui mit fin en 1918 à la Première guerre mondiale. La boucherie en cours à l'époque s'arrêta d'ailleurs « prématurément » : si on prend le parti des dévalorisations nécessaires au Capital pour se régénérer, les destructions de marchandises et de capitaux n'avaient pas été suffisamment profondes. Raison pour laquelle le délire militariste international reprendra de plus belle quelques années plus tard, et ce n'est finalement qu'en 1945, après une nouvelle monstrueuse saignée destructive, que fut inauguré le chemin d'une reconstruction/revalorisation de 30 années (1945-1975), ultérieurement baptisées « Trente glorieuses ».

En 1914-18, la guerre ne fut donc pas arrêtée par la victoire d'un camp sur l'autre -ça c'est ce que l'on raconte aux écoliers dans les cours d'histoire- mais tout bonnement parce que les prolétaires en Russie d'abord, puis en Allemagne, en Hongrie... avaient compris qu'ils mouraient pour rien et ne voulaient plus se battre.

Au cours de cette extraordinaire période révolutionnaire internationale, le refus massif de

la guerre se concrétisa par des désertions, entraînant des dizaines de milliers de soldats à quitter leurs tranchées et à rentrer chez eux. Prolétaires sous l'uniforme, les soldats appellent leurs frères de classe des tranchées d'en face à arrêter de tirer, à sortir ensemble des abris et à se prendre dans les bras, à fraterniser. Ils refusent d'obéir aux officiers, leur arrachent galons et épaulettes, symboles haïs de leur autorité, puis les désarment, créent des comités de soldats contre la guerre, établissent de nouvelles règles. La désobéissance est généralisée. Des grèves ont lieu à l'arrière, dans les usines militarisées et souvent en liaison avec les troupes du front. Sabotages, arrêts de travail dans les transports ferroviaires (mode de transport essentiel pour la circulation des troupes et matériels) se multiplient et stoppent la guerre. Les mères et les filles manifestent, bloquent les rues, saccagent les boulangeries devant lesquelles elles passent des heures à attendre une miche de pain. C'est encore elles qui empêchent physiquement l'envoi de recrues sur le front, refusent la perspective de nouveaux deuils. Ce sont les ouvriers de l'arrière qui pillent les armureries et rejoignent, armes à la main, les soldats mutins. En s'insurgeant contre l'État, le prolétariat met fin à la guerre. Ce ne sont ni les jérémiades d'un pape, ni les appels au pacifisme, mais l'insurrection armée d'un prolétariat combattif en Russie, en Allemagne, en Italie, en Hongrie qui arrête la guerre en 1918.

Comme le disait Malatesta à Londres, le 12 février 1915, il y a presque 110 ans aujourd'hui :

« Aux mères, compagnes et filles, victimes d'un surcroît de misère et de privations, montrons quels sont les vrais responsables de leurs douleurs et du massacre de leurs pères, fils et maris.

Nous devons profiter de tous les mouvements de révolte de tous les mécontentements, pour fomenter l'insurrection, pour organiser la révolution, de laquelle nous attendons la fin de toutes les iniquités sociales.

Pas de découragement, même devant une calamité comme la guerre actuelle! C'est dans des périodes aussi troublées, où des milliers d'hommes donnent héroïquement leur vie pour une idée, qu'il faut que nous montrions à ces hommes la générosité, la grandeur et la beauté de l'idéal anarchiste; la justice sociale réalisée par l'organisation libre de producteurs; la guerre et le militarisme à jamais supprimés; la liberté entière conquise par la destruction totale de l'État et de ses organismes de coercition.

Vive l'anarchie! »



Aujourd'hui, dans la guerre en cours en Ukraine, les soldats des deux camps réussiront-ils à se rappeler qu'ils n'ont pas de patries et n'ont donc aucune vocation à se transformer en chair à canon ?

Réussiront-ils à passer au-dessus des barbelés nationaux dans lesquels on les enferme pour mettre en avant leur propre réalité sociale, et non celle des capitalistes ?

N'est-ce pas déjà ce que font les mères, filles, compagnes des combattants russes et ukrainiens en manifestant contre l'envoi de nouveaux combattants au front, en criant leur refus de voir leurs proches mourir pour une frontière ?

N'est-ce pas déjà ce que font les centaines de milliers de jeunes et moins jeunes ukrainiens et russes lorsqu'ils quittent le pays, lorsqu'ils désertent, lorsqu'ils refusent le sacrifice qu'exigent d'eux les riches propriétaires de leur nation respectives ?



Pour la bourgeoisie armée, chaque guerre est un laboratoire dans lequel elle tente de consolider son emprise sur ceux qu'elle envoie mourir pour sa soif de puissance et ses intérêts privés. C'est ce qui lui permettra de proposer d'autres boucheries, de provoquer d'autres embrasements.

Mais la bourgeoisie n'est pas l'unique sujet de l'Histoire. De notre côté, nous réfléchissons et agissons également en fonction de nos expériences précédentes. Notre but est de reprendre en main notre destinée, commune aux exploités, aux opprimés, aux prolétarisés partout dans le monde et de nous débarrasser définitivement, non seulement de la Guerre mais aussi de l'État, de la division des hommes entre eux, de la destruction de notre biotope.

Le capitalisme sans la guerre n'existe pas. Il s'agit donc bien, pour abolir la Guerre, d'abolir le capitalisme et de permettre l'ouverture d'un nouveau chapitre du devenir humain. Un devenir qui ne soit plus fait de « victimes de guerre » et de « profiteurs de guerre », de « morts pour la patrie » et de « riches par la patrie », d'exploités et d'exploiteurs.

Seule la Révolution sociale mettra fin aux massacres actuels et à ceux qui s'annoncent. C'est le moment de rappeler que nous existons et de nous organiser en s'inspirant des luttes passées, pour empêcher la boucherie de devenir notre quotidien comme elle l'est déjà aujourd'hui en Ukraine, à Gaza, au Soudan ou au Congo.

Désertons le capitalisme et ses guerres !

Fait à Prague, le 20 mai 2024.



leshabitantsdelalune@protonmail.com

no copyright

Nos anciens numéros se trouvent, entre autres, sur le site funambule.org (rubrique « divers livres et revues »). Nous les remercions fraternellement pour cette initiative.